

Le trésor de Marseille à Delphes

Antoine HERMARY
Université d'Aix-Marseille
Laboratoire CCJ

Bien qu'il ait été découvert il y a plus d'un siècle lors des fouilles de l'École française d'Athènes (Efa), le trésor offert par la cité de Massalia dans le sanctuaire de Delphes – sur la



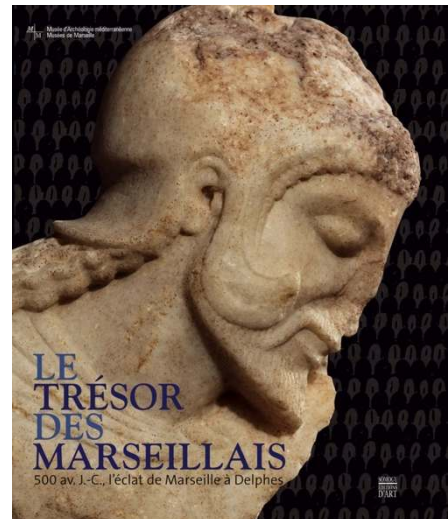
terrasse de Marmaria et non dans la zone consacrée à Apollon (Fig. 1) –, était resté peu connu avant l'exposition qui s'est tenue au Musée d'Archéologie méditerranéenne de Marseille de janvier à avril 2013, dans le cadre des célébrations de « Marseille-Provence capitale européenne de la culture ».

Fig. 1. La terrasse de Marmaria vue depuis le bas du sanctuaire d'Apollon. Photo A. Hermary.

À l'occasion de cette exposition a été publié, sous la direction de Muriel Garsson, un catalogue (Fig. 2)¹ auquel on se reportera pour des informations plus détaillées sur la découverte du monument, son architecture, son décor sculpté et les tentatives de restitution dont il a fait l'objet jusqu'à celle qui a été présentée à l'exposition.

Fig. 2. Couverture du *Catalogue Marseille*.

La « Grande Fouille » de Delphes, menée par l'Efa entre 1892 et 1903, sous la direction de Théophile Homolle, concernait avant tout le sanctuaire d'Apollon, où ont eu lieu les découvertes les plus spectaculaires, mais la terrasse de Marmaria, consacrée principalement à Athéna Pronaia (ou Pronoia) – aujourd'hui surtout célèbre à cause de la Tholos, dont la fonction reste énigmatique –, n'avait cependant pas été laissée de côté. La découverte du petit



¹ Cité ici sous la forme *Catalogue Marseille*. L'article présenté ici s'inspire en grande partie des textes publiés dans ce catalogue.

édifice identifié par la suite comme le trésor de Marseille² eut lieu pour l'essentiel au cours du printemps 1901³.

Les témoignages littéraires

Plusieurs textes antiques, relativement tardifs, évoquent cette offrande de la cité massaliète, sans donner d'indication sur sa structure, son décor ou l'occasion de sa dédicace⁴.

Le premier à mentionner le trésor, au I^{er} siècle av. J.-C., est Diodore de Sicile (XIV, 93, 3-4) : après la prise de Véies, en 393 av. J.-C., « Le dictateur [Camille] eut les honneurs du triomphe, tandis que le peuple romain prélevait la dîme sur le butin pour faire confectionner un cratère d'or, qui fut envoyé en offrande à Delphes. (...) Timasithéos, le général des Liparéens, délivra les ambassadeurs, rendit le vase d'or et leur fit reprendre le chemin de Delphes. Ils consacrèrent le cratère qu'ils avaient apporté dans le trésor des Massaliètes, puis revinrent à Rome » (trad. M. Bonnet, E. R. Bennett, CUF). Cette indication sur le lieu du dépôt du cratère en or n'est donnée ni par Tite-Live (V, 28), qui se contente de dire que cette offrande avait été apportée à Apollon à Delphes, ni par Plutarque (*Vie de Camille* 8, 3) qui précise cependant que le cratère pesait huit talents⁵.

Le témoignage d'Appien (*Histoire romaine* II, 8, 3), qui date du II^e siècle apr. J.-C., est particulièrement important : « Un cratère tiré de ces richesses, en or sur une base en bronze, se trouvait à Delphes dans le trésor des Romains et des Massaliètes, jusqu'à ce que Onomarchos fonde l'or pendant la guerre de Phocide ; il reste la base » (trad. H. Aurigny). On apprend donc à la fois que les Romains et les Massaliètes se partageaient la possession du trésor et que ce précieux cratère a rapidement disparu, fondu par les Phocidiens qui occupaient le sanctuaire de Delphes pendant la troisième guerre sacrée, au milieu du IV^e siècle av. J.-C.

Le commentaire consacré par Pausanias à la terrasse d'Athéna est beaucoup plus embarrassant, il a même été considéré comme une des principales énigmes de la topographie de Delphes : « En entrant dans la ville, on trouve une série de temples (*naoi*). Le premier était en ruines et le suivant était vide de toute statue divine ou humaine. Quant au troisième et au quatrième, l'un contenait des statues d'empereurs romains et le dernier s'appelle Temple d'Athéna Pronoia ; il abrite deux statues de la déesse, et celle qui se trouve dans le pronaos est une offrande des Massaliotes : de dimension plus grande que celle qui est à l'intérieur... elle est en bronze » (trad. J.-Fr. Bommelaer, *GD* I, p. 51).

Si l'on considère que le périégète a visité et décrit le sanctuaire d'Athéna à Marmaria en allant d'est en ouest, le trésor de Marseille pourrait être le troisième édifice cité : le fait qu'il contienne des statues d'empereurs romains trouve une explication dans le texte d'Appien cité précédemment. Quant à l'emploi du terme *naos* au lieu de *thesauros*, pourtant plus approprié, il peut paraître surprenant, mais le mot ne désigne pas nécessairement un temple au sens propre⁶. Si, en revanche, Pausanias a fait sa visite d'ouest en est, le trésor serait le deuxième bâtiment, vide de toute statue au moment de la visite. Il est en tout cas très probable que le

2 Cette identification a parfois été remise en cause (d'où la désignation du monument comme « trésor éolique » dans certaines publications), mais elle reste de loin la plus vraisemblable.

3 *Catalogue Marseille*, p. 66-69 (Ph. Jockey).

4 *Ibid.*, p. 62-64 (H. Aurigny).

5 Il est possible que Plutarque ait lu le poids du cratère sur la base de bronze restée visible à son époque ; dans ce cas, elle se trouvait probablement sur un des côtés et non au fond de la pièce, entièrement occupé par une grande base encore visible aujourd'hui.

6 Voir M.-Chr. HELLMANN, 1992, p. 270 : « il est établi que dans l'Antiquité le nom de ναός pouvait s'appliquer aux trésors d'Olympie, ou au Téléstérion d'Éleusis. La traduction automatique par « temple » est donc peu justifiée. »

périégète ne disposait d'aucun indice pour identifier les deux trésors de la terrasse, vu l'intérêt qu'il porte aux autres trésors delphiques.

L'architecture du monument⁷

L'édifice construit vers la fin du VI^e siècle av. J.-C. à l'ouest du temple d'Athéna a, comme les autres trésors, la forme d'un petit temple (dimensions, 6,14 x 8,40 m à la base des murs) dans lequel étaient conservées des offrandes précieuses.

Les vestiges actuellement visibles (Fig. 3) consistent en un socle de calcaire rosé supportant les assises du soubassement taillées en marbre de Paros, comme l'ensemble de l'élévation du bâtiment. Les moulures sculptées sur la troisième assise, sous la forme d'un tore cannelé et d'un astragale de perles et pirouettes (Fig. 4)⁸ faisant retour dans le pronaos de l'édifice, témoignent de la qualité exceptionnelle de la construction. Au-dessus sont conservées les deux premières assises du mur. Le fond de la *cella* est occupé par une base en calcaire qui a été mise en place postérieurement, au IV^e ou au III^e siècle av. J.-C. En façade, entre la tête des murs (les antes), se dressaient deux colonnes couronnées de chapiteaux d'un type original qui ont conduit à classer ce bâtiment dans la catégorie des « trésors éoliques » : un édifice du même type est connu dans le sanctuaire de Delphes, mais on ignore par qui il a été offert⁹.



Fig. 3. Le trésor de Marseille entre la Tholos (à dr.) et le trésor dorique (à g.). Photo H. Tréziny.

⁷ Ce texte reprend celui que j'ai donné dans *Catalogue Marseille*, p. 70-73.

⁸ Il s'agit dans les deux cas de moulures à profil convexe, caractéristiques de l'architecture ionique.

⁹ Il est traditionnellement désigné sous le nom de « Trésor éolique anonyme ».



Fig. 4. Détail du trésor de Marseille. Photo A. Hermary.

Depuis environ un siècle, la restitution de ce trésor a donné lieu à des débats qui ont porté principalement sur la hauteur de l'édifice et l'apparence des deux colonnes de la façade¹⁰. En 1988, une nouvelle étude de l'ensemble des blocs a montré que l'élévation du mur sous l'architrave comportait 13 assises et que la hauteur de la colonne était donc d'environ 5,17 m, soit dix fois le diamètre inférieur du fût. Ces observations ont amené Jean-François Bommelaer à proposer une restitution en couleur qui est à la base de celle qui a été présentée dans l'exposition¹¹. Cependant, dans la nouvelle édition du *Guide de Delphes* de l'École française d'Athènes, actuellement sous presse, le

monument est restitué de façon légèrement différente, puisque J.-Fr. Bommelaer et D. Laroche reviennent, pour les chapiteaux, à l'hypothèse formulée par Georges Daux et Youri Fomine en 1923 : chaque colonne aurait été surmontée de deux corolles de palmes superposées¹². Ce choix s'explique par le fait que le chapiteau le mieux conservé (celui qui est présenté dans l'exposition) est constitué d'un seul bloc avec son abaque, alors que l'autre ne possède pas d'abaque, mais montre à sa base un astragale de perles et pirouettes absent de l'autre exemplaire : une telle dissymétrie serait difficile à admettre pour un monument de cette

10 Voir principalement G. DAUX, 1923, p. 50-78 (sous le nom de « trésor ionique »), et *GD I*, p. 62-64 n° 33.

11 J.-Fr. BOMMELAER, 1997, p. 58 fig. 44.

12 Voir la photographie publiée dans G. DAUX, 1923, p. 64 fig. 66. Comme le rappelle Daux, cette hypothèse a été défendue en premier lieu par Hans Pontow. L'année même où était publié le volume des Fouilles de Delphes consacré aux monuments de Marmaria, W.B. DINSMOOR, 1923 s'opposait à cette restitution : il a été suivi, entre autres, par Pierre de La Coste-Messelière et François Salviat.



qualité¹³. La restitution adoptée pour l'exposition (Fig. 5)¹⁴ est celle qui a été validée en dernier lieu par l'École française d'Athènes, même si la disposition du chapiteau continue à poser quelques problèmes¹⁵.

Fig. 5. Proposition de restitution partielle du trésor par l'équipe du MAP. D'après *Catalogue Marseille*, p. 100.

Le choix d'un chapiteau composé d'une corolle de 22 palmes retombantes constitue probablement l'élément le plus original de l'architecture du Trésor. Cette forme se distingue très nettement à la fois de celle des chapiteaux doriques et ioniques, mais aussi de ce que l'on a appelé les chapiteaux éoliques – en raison d'attestations relativement nombreuses en Éolide, au nord-ouest de l'Asie Mineure – qui présentent des volutes se développant à partir d'un plan vertical et non horizontal¹⁶. Le chapiteau à palmes constitue un élément isolé dans une série marginale de ce groupe, celle des chapiteaux « à couronne de feuilles »¹⁷. Le point important est que ce petit ensemble est principalement attesté sur des édifices archaïques de l'Ancienne-Smyrne et de Phocée, la métropole de Marseille, sous la forme de chapiteaux à couronne de feuilles retombantes (ou « en champignon »)¹⁸ et, à Phocée seulement, par un chapiteau à palmes provenant du principal temple archaïque de la ville, ou d'un édifice du même sanctuaire¹⁹. Ce chapiteau en calcaire, découvert par Ekrem Akurgal dans les années 1952-1955, n'a pas encore été publié en détail²⁰, mais il constitue le meilleur point de comparaison avec le chapiteau de Marmaria présenté dans l'exposition ; son abaque paraît avoir été taillé dans le même bloc et l'on ne voit pas d'astragale dans sa partie inférieure. Le lien entre ces deux éléments architecturaux d'un type exceptionnel s'impose donc et, même si la situation du chapiteau de

13 Voir aussi M.-Chr. HELLMANN, 2002, p. 178 : « pour des pièces aussi visibles, peut-on imaginer un abaque taillé à part dans un cas, et une fine moulure de perles et pirouettes reportée dans l'autre ? ». Pour P. de LA COSTE-MESSELIÈRE, 1936, p. 456, n. 2, cette discordance pourrait s'expliquer par des problèmes matériels : « deux ouvriers, ou deux équipes, travaillant isolément ; chapiteau endommagé lors de la pose, et retaillé ; pièce de marbre insuffisamment haute, employée pourtant par 'économie', etc. ».

14 Elle est le fruit des chercheurs du MAP (Modèles et simulations pour l'architecture et le patrimoine), L. de Luca, M. Berthelot, P. Deshottes et M. Vincitore : voir *Catalogue Marseille*, p. 98-101 (M. Florenzano) et 102-107 (Ph. Jockey). Sur les problèmes posés par la restitution du décor peint, *ibid.*, p. 108-121 (Ph. Jockey et M. Mulliez).

15 Le seul point sur lequel nous n'avons pas suivi les propositions de J.-Fr. Bommelaer et D. Laroche est la mise en place comme acrotère faitier d'un sphinx figuré de face. Les sphinx ne sont en effet attestés que comme acrotères latéraux sur les temples grecs archaïques et classiques, et ils sont alors présentés le corps de profil. Même si elle est tout à fait hypothétique, la restitution d'une palmette paraît préférable.

16 M.-Chr. HELLMANN, 2002, p. 165-168 : « chapiteaux à volutes verticales, dits éoliques » (on parle aussi de « volutes ascendantes »).

17 *Ibid.*, p. 177.

18 Voir sur ce point M.-Chr. HELLMANN, 2002, p. 177-178, et A. HERMARY, 2002, p. 240-244, avec la bibliographie.

19 La datation de ce chapiteau à l'époque hellénistique, proposée dans un premier temps par Akurgal et reprise par D. KING, 1997, p. 212 est très peu vraisemblable.

20 Des photographies en ont été données à plusieurs reprises par E. Akurgal (voir en particulier le catalogue de l'exposition *Phocée et la fondation de Marseille*, Musée d'Histoire de Marseille, 1995, p. 40) ; j'ai publié mes photographies personnelles dans A. HERMARY, A. HESNARD, H. TREZINY, 1999, p. 27, et dans A. HERMARY, 2002, fig. 1.

Phocée dans l'ensemble architectural du sanctuaire dit d'Athéna²¹ reste incertaine, tout laisse penser que les architectes du Trésor de Marseille font référence à un monument important de la métropole²².

Faut-il alors envisager qu'à Phocée, comme au Trésor de Marseille, deux chapiteaux à palmes aient été superposés ? Notre connaissance trop limitée de l'architecture dite éolique, en particulier pour les colonnes détachées, empêche de se prononcer. On peut seulement constater que la coexistence de blocs à volutes verticales et à feuilles retombantes (« en champignon ») dans un même bâtiment a conduit à restituer un étonnant empilage²³, et Jacques des Courtils a montré que la superposition de volutes et de moulures était caractéristique de chapiteaux de pilastres de ce même groupe architectural²⁴. Sur ce dernier point, il faut cependant noter que le sommet des antes du Trésor était décoré de moulures relativement simples²⁵, si on les compare à l'aspect exubérant de chapiteaux à palmes superposés couronnant les deux colonnes *in antis*. En l'absence de parallèle explicite, la restitution reste donc hypothétique.

Le décor sculpté²⁶

« Si la fortune, trop avare de ses dons, nous a refusé le bonheur souverain d'un chef d'œuvre complet, elle nous a gracieusement réservé pour nos derniers coups de pioches des sculptures exquises »²⁷.

Th. Homolle s'est immédiatement intéressé aux fragments de sculpture du trésor. Il publie plusieurs comptes rendus dans la *Revue de l'art ancien et moderne*²⁸, où s'exprime son premier jugement sur l'art consommé du sculpteur, en particulier dans l'expression des sentiments des personnages²⁹. Le style ionien des figures et le texte de Pausanias le conduisent à proposer d'attribuer aux Phocéens la construction du trésor, dont l'identification avec l'offrande des Marseillais a été proposée peu de temps après³⁰. L'observation des fragments sculptés a conduit à des opinions diverses, qui s'expliquent par le manque de points de repère stylistiques dans la cité des dédicants : il n'y a en effet pas de tradition de sculpture du marbre à Marseille au VI^e siècle, et l'on s'est donc tourné vers sa métropole Phocée pour tenter de déterminer l'origine des sculpteurs, mais ce site n'a livré que peu de témoignages dans ce domaine³¹.

L'état extrêmement fragmentaire de la frise rend l'étude stylistique particulièrement difficile. Elle est sculptée dans un marbre blanc à très petits cristaux, à la surface soigneusement polie. Son origine fait également débat : Pierre de La Coste-Messelière le différenciait

21 Cette identification, considérée comme assurée par le fouilleur actuel du site, Ömer Özyiğit, n'est pas encore confirmée par une découverte épigraphique.

22 Notons qu'H. LAUTER, 1975, p. 52 avait déjà attiré l'attention sur la parenté entre les moulures sculptées à la base du mur du Trésor et celles d'un bloc en calcaire du sanctuaire de Phocée.

23 Voir par exemple M.-Chr. HELLMANN, 2002, fig. 232 (Ancienne-Smyrne). On peut ajouter qu'Ernst Langlotz avait suggéré, pour le temple de Phocée, une superposition du chapiteau à palmes et du chapiteau à couronne de feuilles retombantes, en comparant cet assemblage avec les colonnes du palais de Persépolis (E. LANGLOTZ, 1966, p. 27-28, fig. 30-31).

24 J. des COURTILS, 2011, fig. 3-5 (noter que le chapiteau de la figure 3 provient de Larissa-sur-l'Hermos, site proche de Phocée). Voir aussi la restitution d'un autel archaïque de Délos proposée par R. ÉTIENNE et Ph. FRAISSE, 1989, p. 460, fig. 11.

25 G. DAUX, 1923, p. 58, fig. 62 ; J.-Fr. BOMMELAER, 1997, p. 101, fig. 99.

26 *Catalogue Marseille*, p. 74-85 (H. Aurigny et A. Hermary).

27 Th. HOMOLLE, 1901, p. 377.

28 En 1901 et en 1904.

29 Th. HOMOLLE, 1901, p. 377.

30 Due à F. Poulsen en 1908.

31 Sur cette question délicate voir A. HERMARY, 2002.

nettement du « Paros de belle qualité », et suggère qu'il s'agit d'un autre Paros ou d'un marbre insulaire, tandis qu'Ernst Langlotz n'y reconnaissait pas un marbre parien, ni même cycladique, mais proposait une identification avec un marbre de Lesbos ou de Proconnèse. Les recherches effectuées par O. Palagia et N. Herz à la fin des années 1990 ont conduit à l'analyse isotopique de plusieurs fragments de marbre trouvés à Delphes, dont l'un provenait du trésor de Marseille : son origine parienne paraît confirmée³². L'origine du marbre joue un rôle relativement important dans la mesure où elle est associée à des traditions d'ateliers qui pourraient nous renseigner sur l'origine des sculpteurs du trésor.

Ces fragments sculptés se répartissent entre la frise ionique qui faisait le tour du bâtiment, les frontons et les acrotères. La hauteur (restituée) de la frise est de 60 cm, sa longueur totale de 29 m : par comparaison avec la frise du trésor de Siphnos, on peut penser qu'elle contenait entre 100 et 140 figures, d'après La Coste-Messelière³³. On conserve de cet ensemble qu'une centaine de fragments au plus, correspondant à quelques mètres de décor sculpté, sans aucune figure complète. Quelques fragments en ronde bosse doivent provenir des frontons du trésor, dont un avant-train de cheval. Un fragment de Niké appartenait à un des acrotères latéraux. Comme sur le trésor de Siphnos, le décor sculpté était donc abondant sur ce petit édifice.

Dans son étude sur les sculptures du trésor, E. Langlotz défend l'idée que les artisans étaient originaires d'Ionie du Nord, donc de la région de Phocée³⁴. Il distingue au moins deux manières différentes dans le traitement des personnages de la frise, comme J. Marcadé après lui³⁵. Il paraît tout à fait normal qu'un tel chantier ait été confié à des équipes qui se répartissaient le travail pour respecter la commande et livrer le bâtiment aux commanditaires dans le délai imparti. On peut penser, comme pour le trésor de Siphnos, à une répartition par côté³⁶. La majorité des fragments se caractérisent par des volumes très ronds, dégagés du relief, avec des formes plastiques qui jouent sur des volumes courbes : c'est le cas de la tête reproduite sur la couverture du catalogue (ici Fig. 2), où chaque élément – les yeux, les lèvres, la barbe – est accentué pour donner une plus grande expressivité au visage. L'autre manière présente un modelé moins soigné, un style graphique qui rappelle celui de la frise ouest du trésor de Siphnos, que l'on attribue de façon conventionnelle au « maître des Leucippides »³⁷.

L'étude sur le style amène à parler de la date que l'on peut envisager pour la construction du trésor : elle a varié, en fonction des critères qui ont été privilégiés, entre 540 et 500 av. J.-C. Les partisans d'une datation haute ne se fondent pas tant sur des arguments techniques ou stylistiques que sur les circonstances qui ont pu entraîner une consécration marseillaise à Delphes³⁸. Ainsi, François Salviat et Michel Gras ont proposé de mettre en relation cette offrande prestigieuse avec la victoire des Marseillais sur les Carthaginois à Alalia vers 540³⁹ ; les Marseillais auraient choisi Marmaria, car le sanctuaire d'Apollon avait subi des dommages pendant la catastrophe de 548 av. J.-C.⁴⁰ Cette hypothèse paraît difficile à retenir. Comme pour la sculpture, le problème est de situer l'architecture de l'édifice par rapport au trésor de Siphnos,

32 N. HERZ, O. PALAGIA, 2002. Ils rappellent que cette méthode d'analyse ne saurait apporter de résultats définitifs et ne peut que renforcer une observation à l'œil nu du marbre.

33 C. PICARD, P. de LA COSTE-MESSELIÈRE, 1928, p. 53.

34 Il propose même d'identifier cet édifice comme un trésor de Phocée, comme l'avait fait Homolle (E. LANGLOTZ, 1975, p. 64-67).

35 *GD* (II, p. 49-50).

36 E. LANGLOTZ, 1975, p. 56 propose que les figures relevant du second style aient été placées du côté nord du trésor, le moins visible.

37 La frise ouest du Trésor de Siphnos.

38 Hypothèse déjà évoquée par W. B. DINSMOOR (*BCH* 36, 1912, p. 483) et P. de LA COSTE-MESSELIÈRE, 1936, p. 274.

39 Fr. SALVIAT, 1981, p. 10 ; M. GRAS, 1987.

40 *GD* (I, p. 20).

bien daté autour de 525. J.-Fr. Bommelaer, à la suite d'E. Hansen, propose une date vers 520-510, en raison de traits architecturaux plus avancés. Pour les sculptures, les comparaisons qui ont été proposées avec la céramique attique, tout particulièrement avec les scènes à figures rouges d'Euphronios, incitent à descendre jusque vers 510-500. Certains schémas évoquent même les métopes du trésor des Athéniens, daté peu après 490.

L'état extrêmement fragmentaire de la frise sculptée ne permet pas de restituer des ensembles iconographiques cohérents. Seuls quelques éléments isolés font penser qu'une partie du décor se rapportait à un combat des Grecs contre les Amazones (une Amazonomachie), une autre, très probablement, à la lutte des dieux contre les Géants (une Gigantomachie)⁴¹.

Le thème de l'Amazonomachie est à la fois le mieux assuré et le plus intéressant. Il a fait l'objet il y a près de 60 ans d'une étude générale qui, surtout pour la documentation d'époque archaïque, reste fondamentale⁴² ; elle a été complétée par l'article du *LIMC*⁴³, mais, dans un cas comme dans l'autre, les fragments du trésor de Marseille ont été laissés de côté⁴⁴. S'il est bien connu dans l'art grec du VI^e siècle av. J.-C., en particulier sur la céramique, le motif de l'affrontement des Grecs et des Amazones, femmes guerrières originaires d'Orient, ne semble pas être attesté dans la sculpture architecturale avant la fin de l'époque archaïque. Il est alors reproduit sur deux monuments importants, le fronton du temple d'Apollon à Éréttrie, dans l'île d'Eubée, et le Trésor des Athéniens à Delphes. Dans le premier cas, le centre de la scène montre le héros athénien Thésée qui enlève Antiope, tandis que Thésée et ses compagnons sont engagés dans une suite de duels sur les métopes du trésor de Delphes⁴⁵. Auparavant, le protagoniste du combat était Héraclès, dont un des exploits consistait à rapporter la ceinture de la reine Hippolyte. Bien que le héros soit figuré dans cette scène sur des dizaines de vases datés du VI^e siècle, il est impossible de dire s'il était présent dans la frise du Trésor de Marseille : de même, les fragments de deux frontons à peu près contemporains, l'un en terre cuite (à Corinthe), l'autre en marbre (de la région de Thèbes), ne donnent pas d'indication sur l'identité du protagoniste grec. Ces deux derniers monuments sont peu significatifs aux yeux des auteurs de l'article du *LIMC*, qui considèrent le fronton d'Éréttrie comme la première attestation du thème de l'Amazonomachie dans l'art monumental : « c'est bien la première fois à notre connaissance que les A. figurent dans une œuvre majeure, car bien modestes devaient être peu de temps auparavant les petits édifices provinciaux sur lesquels des sculpteurs les avaient représentées vaincues par Héraclès peut-être »⁴⁶. Quelle que soit la place tenue par les deux bâtiments en question, le trésor de Marseille ne peut certainement pas être mis sur le même plan, vu la qualité de sa construction et surtout sa situation à côté du temple d'Athéna, dans un des deux plus grands sanctuaires de la Grèce archaïque. Qu'il s'agisse ou non, à Marmaria, de la première attestation dans un décor architectural grec, le thème de l'Amazonomachie devait revêtir un sens particulier.

L'association à une scène de Gigantomachie n'est certainement pas fortuite. Le thème de la victoire des dieux sur les Géants, symbole du triomphe de l'ordre sur le chaos, de la civilisation sur la barbarie, est abondamment attesté dans le décor architectural de la fin du VI^e siècle, à commencer, à Delphes, par le Trésor de Siphnos, puis le fronton ouest du temple

41 Voir *GD* (II, p. 50) : « une amazonomachie probable et une gigantomachie possible ».

42 D. von BOTHMER, 1957.

43 P. DEVAMBEZ, A. KAUFFMANN-SAMARAS, 1981.

44 On note, cependant, que, dans l'article « Gigantes » du *LIMC*, la frise du Trésor de Marseille est évoquée sous la rubrique « Autres Gigantomachies delphiques ? », avec la simple mention « plutôt une Amazonomachie » et un renvoi à l'ouvrage de Langlotz (Fr. VIAN, 1988, n° 5 a).

45 *LIMC* I, « Antiope II », n° 2 (Éréttrie) ; P. DEVAMBEZ, A. KAUFFMANN-SAMARAS, 1981, n°s 95-95a et 245 (Delphes).

46 P. DEVAMBEZ, A. KAUFFMANN-SAMARAS, 1981, p. 640.

d'Apollon⁴⁷ ; il figurait aussi dans un des frontons du Trésor de Mégare à Olympie et du grand temple archaïque d'Athéna sur l'Acropole d'Athènes⁴⁸. Les deux motifs se complètent bien, puisque les Amazones représentent, en tant que femmes guerrières dominant les hommes au sein de leur peuple, l'envers des valeurs de la civilisation grecque, et qu'elles constituent donc une menace pour la civilisation telle que les Grecs la conçoivent. On insiste souvent sur le fait que, à partir des guerres médiques (490-479 av. J.-C.), l'affrontement entre les héros grecs et les Amazones venues d'Orient symbolise la lutte et la victoire des cités grecques contre l'envahisseur perse. Une telle explication ne peut pas s'appliquer à la frise du trésor de Marseille qui a été certainement réalisée avant 490. On constate, en fait, que le thème de l'Amazonomachie connaît un brillant renouveau dans la peinture de vases attiques à figures rouges du « groupe des pionniers », dans les années 520-500. Le plus bel exemple est fourni par un grand cratère à volutes, découvert dans la région d'Arezzo en Italie, dont le décor est attribué à Euphronios, le plus grand peintre attique de cette époque. Tout autour de la panse du vase est figuré, avec un dynamisme et une virtuosité remarquables, le combat qui oppose Héraclès et ses compagnons aux femmes guerrières tantôt vêtues à l'orientale, tantôt à la grecque⁴⁹. Ces innovations picturales étaient certainement favorables à une transposition du motif dans une frise architecturale (ou un fronton). Faut-il aller plus loin et supposer que le choix de deux thèmes illustrant la victoire des dieux et des héros grecs sur la barbarie avait un lien avec les circonstances de la dédicace du trésor, peut-être une victoire des Marseillais sur leurs voisins barbares, celtes et ligures ? L'hypothèse est séduisante, mais aucun témoignage ne permet actuellement de l'étayer.

Devenir et disparition du trésor

Comme on l'a vu, Appien rapporte que les Romains se sont en partie approprié le trésor des Marseillais, et, au IV^e ou au III^e siècle av. J.-C., une base à degrés en calcaire a été installée au fond de la cella, un peu à l'avant du mur ; elle devait porter un ensemble de statues dont l'identité est impossible à définir. C'est à cette époque aussi que le trésor, ainsi que le « trésor dorique » voisin, sont entourés, sur les côtés et en façade, d'une série de stèles inscrites.

On ignore si l'édifice a été vu par Pausanias, mais, qu'il ait été déjà en ruines ou non, ses blocs ont été déplacés et réemployés dans d'autres constructions à l'époque chrétienne, comme l'attestent des blocs décorés d'oves, des plaques de larmier à fleurs de lotus et palmettes, des fragments d'architrave⁵⁰ ou un parpaing du mur du trésor⁵¹. Toutes les pièces archaïques utilisées dans un même édifice chrétien de Delphes au V^e siècle apr. J.-C. proviennent en fait du « trésor éolique » de Marmaria, c'est-à-dire du trésor de Marseille.

47 V. Brinkmann, *BCH* 109, 1985, p. 77-130 (Siphnos) ; *GD* II, p. 44-49 et 54-56 ; Fr. VIAN, 1988, n^{os} 2-3. Voir aussi un fragment de la frise du « Trésor éolique anonyme » (*GD* II, p. 50 fig. 13).

48 Fr. VIAN, 1988, n^{os} 6-7.

49 Voir en particulier le catalogue *Euphronios peintre à Athènes au VI^e siècle avant J.-C.* (1990, p. 115-122) ; voir aussi *ibid.*, p. 200-201, un fragment de coupe trouvé à Tarquinia.

50 Fr. SALVIAT, 1981, p. 9.

51 P. AMANDRY, 1984, p. 178-183.

Bibliographie

P. AMANDRY (1984), « Notes de topographie et d'architecture delphiques », *Bulletin de Correspondance hellénique* 108, p. 178-183.

J.-Fr. BOMMELAER (1997), *Marmaria, le sanctuaire d'Athéna à Delphes*, Athènes, École française et Paris, de Boccard.

D. von BOTHMER (1957), *Amazons in Greek Art*, Oxford, Clarendon Press.

V. BRINKMANN (1985), « Die aufgemalten Namensbeischriften an Nord- und Ostfries des Siphnierschatzhauses », *BCH* 109, p. 77-130.

Catalogue Marseille (2012) : Muriel GARSSON (éd.), *Le Trésor des Marseillais. 500 av. J.-C., l'éclat de Marseille à Delphes*, Paris et Marseille, Somogy.

J. des COURTILS (2011), « Alazeytin Kalesi et l'architecture éolique », *Anatolia Antiqua* 19, p. 385-392.

G. DAUX (1923), « Les deux trésors », *Fouilles de Delphes*, tome II. *Topographie et architecture. Le sanctuaire d'Athéna Pronaia*, premier fascicule, Paris, p. 43-110.

P. DEVAMBEZ, A. KAUFFMANN-SAMARAS (1981), « Amazones », in *LIMC* I, p. 586-653, pl. 440-526.

W. B. DINSMOOR (1923), « Aeolic Capitals of Delphi », *American Journal of Archaeology* 27, p. 164-173.

R. ÉTIENNE, Ph. FRAISSE (1989), « L'autel archaïque de l'Artémision de Délos », *BCH* 113, p. 452-466.

Euphronios peintre à Athènes au VI^e siècle avant J.-C. (1990), Catalogue d'exposition, Paris, Édition de la Réunion des musées nationaux.

GD I : J.-Fr. BOMMELAER, D. LAROCHE (1991), *Guide de Delphes. Le site*, Athènes, École française et Paris, de Boccard.

GD II : *Guide de Delphes. Le musée* (1991), Athènes, École française et Paris, de Boccard.

M. GRAS (1987), « Marseille, la bataille d'Alalia et Delphes », *Dialogues d'Histoire Ancienne* 13, p. 161-181.

M.-Chr. HELLMANN (1992), *Recherches sur le vocabulaire de l'architecture grecque d'après les inscriptions de Délos*, Paris, de Boccard.

M.-Chr. HELLMANN (2002), *L'architecture grecque. I. Les principes de la construction*, Paris, Picard.

A. HERMARY, A. HESNARD, H. TREZINY (1999), *Marseille grecque, 600-49 av. J.-C. La cité phocéenne*, Paris, Errance.

A. HERMARY (2002), « À propos d'une 'identité phocéenne' : architecture et documents figurés », in Christel MÜLLER et Francis PROST (éd.), *Identités et cultures dans le monde méditerranéen antique*, Paris, Publications de la Sorbonne, p. 235-251.

N. HERZ, O. PALAGIA (2002), « Investigation of marble at Delphi », in *Interdisciplinary studies of ancient stones. ASMOSIA 5*, Londres, p. 240-249.

Th. HOMOLLE (1901), « Les dernières fouilles de Delphes. Le temple d'Athéna Pronaia », *Revue de l'art ancien et moderne* 12, p. 361-377.

D. KING (1997), « Pergamene palm capitals and other foliate fancies », *Numismatica e antichità classiche* 26, p. 205-225.

P. de LA COSTE-MESSELIÈRE (1936), *Au Musée de Delphes*, Paris, De Boccard.

E. LANGLOTZ (1966), *Die kulturelle und künstlerische Hellenisierung der Küsten des Mittelmeers durch die Stadt Phokaia*, Cologne et Opladen, Westdeutscher Verlag.

E. LANGLOTZ (1975), *Studien zur nordostgriechischen Kunst*, Mayence, Philip von Zabern.

H. LAUTER (1975), « Die beiden älteren Tyrannenpaläste in Larisa am Hermos », *Bonner Jahrbücher* 175, p. 33-57.

LIMC : Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae (1981-1997), VIII vol., Zurich et Munich, puis Zurich et Dusseldorf, Artemis.

Ch. PICARD, P. de LA COSTE-MESSELIÈRE (1928), *Fouilles de Delphes IV. Monuments figurés : sculpture. Fascicule 2, Les trésors ioniques*, Paris, De Boccard.

Fr. SALVIAT (1981), « Le trésor des Marseillais à Delphes et sa dédicace », *Lettres d'information du CRA, Archéologie du midi méditerranéen* 3, p. 7-16.

Fr. VIAN (1988), « Gigantes », in *LIMC IV*, p. 191-270, pl. 108-158.